

E/1979.printemps — André Malraux, «Extraits d'un entretien avec Malraux (10 avril 1971, Verrières-le-Buisson)», entretien accordé à Nicholas Hewitt, *Mélanges Malraux miscellany* [Laramie, Wyoming], vol. XI, n° 1, printemps 1979, p. 22-25.

André Malraux

Extrait d'un entretien avec André Malraux

(10 avril 1971, Verrières-le-Buisson) par Nicholas Hewitt

N. Hewitt — Je viens de lire *Les Chênes qu'on abat*, et j'ai été frappé par la ressemblance entre le ton de ce livre et celui de vos premiers essais, *La Tentation de l'Occident* et *D'Une Jeunesse européenne*.

A. Malraux — Premièrement, je vais vous dire quelque chose au sujet des *Chênes* que vous ne savez pas. Quand j'avais quitté le général de Gaulle, la neige tombait, comme vous le savez, et nous n'avons pas pu rentrer à Paris en voiture à cause de la neige. Nous avons donc dû prendre le train. Et pendant que je passais deux ou trois heures à attendre le train, j'ai pris des notes sur la conversation que j'avais eue avec le général de Gaulle. J'ai donc pu enregistrer toute la conversation que nous avons eue d'une manière assez précise.

D'autre part, c'est un livre qui va avoir un tirage immense – en France, mais pas à l'étranger. C'est le seul de mes livres qui va atteindre un public populaire. Vous savez, même le boulanger du village l'a acheté. Cela n'est jamais arrivé avant.

C'est qu'il faut reconnaître ce qui était pour nous le général de Gaulle. Il n'y a aucun homme d'Etat qui lui ressemble, sauf Mao. Même Churchill... Pour nous, le général de Gaulle, c'était différent.

N. Hewitt — Cependant, il y a dans ce livre un tel sentiment de désespoir...

A. Malraux — Oui. Cependant, il faut savoir que ce jour-là, le général de Gaulle était, disons, au pôle sud de sa pensée. C'est-à-dire que, ce jour-là, il était pessimiste.

N. Hewitt — Mais on peut dire que puisque vous avez choisi d'écrire un livre sur le général de Gaulle de ce jour-là, ce côté pessimiste vous intéressait; que le général de Gaulle est devenu en quelque sorte un personnage de Malraux.

A. Malraux — C'est possible, mais vous savez, nous nous sommes connus pendant vingt ans.

N. Hewitt — Est-ce que vous, vous croyez que l'Europe et la civilisation européenne sont finies ?

A. Malraux — Oui, je le crois. Pour moi, l'Europe est finie. Le problème, c'est que l'on voulait faire l'Europe politiquement. Mais l'Europe ne se fera pas politiquement, c'est-à-dire par les parlements. Vous savez, la démocratie n'est pas forcément parlementaire. J'ai parlé de tout cela avec le chancelier Adenauer, et il m'a dit qu'il ne voyait aucun moyen pour l'Europe de se faire par des moyens politiques, par les parlements. Naturellement, il y a une grande différence entre le parlement anglais et le Parlement de Paris. Pourtant, la difficulté existe...

N. Hewitt — Dans *Les Chênes qu'on abat* vous parlez du nihilisme de Nietzsche, que vous comparez à l'Absurde de vos propres livres. Quelle a été pour vous l'influence de Nietzsche ?

A. Malraux — Grande, très grande, il y a des penseurs, comme Kierkegaard, comme Goethe, qui sont de très grands penseurs, et Nietzsche est parmi eux. Mais faites attention. Il y a premièrement Madame Foerster-Nietzsche, qui a recueilli les notes faites par Nietzsche pour *La Volonté de puissance*. Mais vous savez comme moi que Madame Foerster était une idiote et que ce livre n'est pas un livre de Nietzsche. C'est une collection de notes, de pensées, remaniées par Madame Foerster.

Aussi, il y a *L'Antéchrist*, qui est l'œuvre d'un fou. Reste donc la grande œuvre de Nietzsche...

N. Hewitt — Il y a chez Nietzsche Dionysos et Apollon, l'amour de la vie et la hantise de la mort. Et vous semblez souligner le côté désespéré de Nietzsche.

A. Malraux — Non, je ne crois pas. Pour moi, le côté dionysiaque est surtout compensation, et sa vision est surtout une vision tragique. C'est un homme qui a vu des choses terribles et qui a eu besoin d'une compensation. Et voilà le rôle de Dionysos pour lui.

N. Hewitt — Cependant, chaque fois qu'il parle du nihilisme, il en parle avec mépris.

A. Malraux — Non, là je ne suis pas sûr. Il faut faire attention. Demandez à un de vos collègues qui sait le grec combien de sens possède le mot «logos». Il y a des mots qui ont une résonance énorme, comme le mot «amour» pour nous...

Vous savez, Nietzsche a écrit qu'il n'y avait que deux écrivains qui lui avaient enseigné quelque chose, que l'un d'eux était Dostoïevski et que l'autre était Stendhal.

N. Hewitt — Qu'est-ce que vous pensez de Chestov ?

A. Malraux — Vous savez, quand j'étais jeune, tout le monde lisait Chestov. Spengler aussi, mais surtout Chestov. Maintenant, personne ne le lit. Mes fils l'ont lu parce que je leur ai recommandé de le lire, mais il n'y a personne dans leur milieu qui le lit. Et c'est dommage, parce que c'est un grand penseur. Oh, je sais qu'il a ses manies qu'il impose un peu quelquefois, mais je tiens ses livres pour très importants, surtout *Les Révélations de la mort*...

N. Hewitt — Vous avez écrit dans *Les Chênes qu'on abat*, que le problème dans *Les Noyers de l'Altenburg*, c'était de transposer la Flandre en Alsace. Quel rôle pour vous joue la Flandre ?

A. Malraux — Grande, très grande...

N. Hewitt — Vous avez écrit, dans la préface de l'édition de 1948, que le cri de Vincent Berger vers le bonheur n'était qu'une «réaction purement psychologique.» Mais il y a tout de même une signification plus profonde.

A. Malraux — Je ne crois pas. Enfin, non... J'allais vous dire que peut-être. Mais non, non.

N. Hewitt — Il y a cependant dans ce roman une différence de ton, une certaine tendresse qui entre pour la première fois dans votre œuvre.

A. Malraux — Vous avez raison. Mais c'est déjà dans *L'Espoir*, surtout dans le film. Là, avec les paysans, avec la descente de la montagne, c'est très marqué.

N. Hewitt — Quelle est l'importance du «farfelu» dans votre œuvre ?

A. Malraux — C'est simplement qu'un homme peut aimer deux choses, le tragique et le comique, ce qui n'implique pas qu'il faut nier ni l'un ni l'autre. C'est comme moi avec les chats, d'ailleurs, ou comme chez Hofmann. Vous connaissez la scène du mariage, avec le bonhomme qui, pendant le repas, coupe son nez, et des gouttes d'or tombent dans son assiette. C'est formidable, ça. Si vous et moi, si nous nous assîmes à cette table-là et faisons un recueil des textes de Hoffmann, nous pourrions faire un recueil épatant.

N. Hewitt — Cependant, vous avez supprimé le personnage de Rensky de la version définitive des *Conquérants*.

A. Malraux — C'est vrai ? Oh, vous savez, quand on écrit un roman, il y a des considérations techniques.

N. Hewitt — Justement, à propos de la technique du roman, comment écrivez-vous vous-même vos romans.

A. Malraux — Là, on ne peut pas généraliser. Quand j'écris un roman, il y a, disons, dix étages. Et bien, quand je commence, je sais quel sera le premier étage, évidemment, et quel sera le dernier. Mais les autres, je n'en sais rien. Quelquefois, je dois attendre des semaines, même des mois, pour que j'arrive au deuxième étage...